

d'une architecture classique. On s'imagine être en présence de l'un des deux mille palais que renfermait la Rome antique. Et dire qu'aujourd'hui cet homme n'a pas même un tombeau, qu'un autre genre de spéculation l'a enlevé mystérieusement de son cercueil dans l'espoir d'une grosse rançon !

Le Yankee est né spéculateur. L'axiome américain : *make money, honestly if you can, but make money*, est plus vieux que notre siècle.

Pendant la guerre de l'indépendance, savez-vous à quel taux était coté le patriotisme yankee ? Washington écrivait au gouvernement français par l'intermédiaire de Lafayette, je crois : " Si la France ne vient pas immédiatement à notre secours, la cause de l'indépendance est perdue. Il ne me reste plus que trois mille hommes de troupes, démoralisés, sans vêtements, sans chaussures, manquant de tout. Il m'est impossible d'avoir une seule recrue pour six mois à moins de lui mettre d'avance dans la main la somme de CENT DOLLARS EN OR."

On ne sait pas assez, et les Américains affectent d'ignorer que c'est la France qui a fait l'indépendance américaine. Ils admettent bien qu'elle leur a été de quelque secours, mais voilà tout. La vérité est que sans la France ils étaient écrasés. Lisez la correspondance de Washington ; elle renferme des témoignages que l'injustice et la forfanterie essayeront en vain d'effacer.

Si Washington revenait sur la terre, son âme droite et loyale se révolterait contre une pareille ingratitude. Ce Virginien de la vieille roche n'avait rien du Yankee. Désintéressé autant que brave, il a fait une république d'un pays dont il aurait pu se faire le roi. L'humanité n'a pas produit de plus grand caractère.

On vient de voir à quel prix les soldats de Washington mettaient leur patriotisme. Celui des citoyens n'était pas moins élevé. " Lorsque je suis débarqué à Newport, écrivait le général de Rochambeau, il m'a semblé entrer dans une ville prise d'assaut. Toutes les portes et toutes les persiennes étaient fermées, les rues désertes ; le découragement régnait parmi la population. Il y a ici autant de partisans de la monarchie que de partisans de l'indépendance. Ce n'est qu'après que j'ai eu annoncé que les cinq mille hommes que j'amenaient n'étaient que l'avant-garde de l'armée française, qu'on a repris courage. Vous jugerez de l'esprit qui anime ce peuple par le fait suivant : ON ME FAIT PAYER LE LOYER DU TERRAIN QU'OCCUPE MON CAMP PRÈS DE LA VILLE."

Voilà bien nos Yankees d'aujourd'hui. Spéculateurs dès leur origine, ils spéculaient avec leurs libérateurs.

En présence de tels faits, on est forcé d'avouer que de tous ces héros de la liberté, les plus naïfs étaient bien les Français qui venaient se faire tuer pour de pareils drôles.

La France a trop souvent joué le rôle de Don Quichotte en politique. Elle a fait la guerre d'Amérique, comme de nos jours la guerre d'Italie : pour une idée. Les mêmes fautes ont amené les mêmes résultats.

L'indépendance américaine a préparé 93 ; l'indépendance italienne a fait 70.

A ce jeu la France n'a gagné que des ennemis de plus. Les Américains ont battu des mains autant que les Italiens à chaque victoire prussienne.

Les Américains n'ont semblé se rapprocher de la France qu'aux jours de ses égarements, en 93 et aujourd'hui, par exemple, comme Méphistophélès, pour la pousser dans la voie du mal.

Ils se pâment actuellement devant Gambetta et sa queue. Lisez l'apothéose de Paul Bert qui vient de paraître dans la plus populaire de leurs revues, le *Harper's Magazine*, qui se publie chaque mois à cent-cinquante mille exemplaires !

Aux plus mauvais jours de la Convention, quand Robespierre régnait sur un trône de têtes coupées, ce monstre n'avait pas de plus enthousiastes admirateurs que de ce côté-ci de l'Atlantique. Un des pères de la république américaine, Jefferson, qui a été le troisième président des Etats-Unis, ne trouvait pas dans ses lettres d'expressions assez fortes pour encourager la révolution. Il terminait une de ses correspondances par ces paroles : " L'œuvre qui s'accomplit est si grande que, quand il ne resterait en France qu'un seul Adam et une seule Eve pour la continuer, ce serait assez."

Il n'y a de supérieur à tout cela que la politesse yankee ; elle est proverbiale. Elle n'a pas son égale sur le globe ; c'est à rendre des points aux Chinois.

Le chapeau sur la tête, les pieds sur la table, la chique dans la bouche, le Yankee vous traite à la première rencontre avec le sans-gêne d'un vieux compagnon. L'Anglais est distant, le Français gracieux, le Yankee est manant. Il se croit tout naturellement le premier être de la création : il en est tellement convaincu qu'il n'a aucune vanité. Il ne peut en avoir, il ne doute point. Sa manière, quelle qu'elle soit, est toujours la meilleure. De progrès en progrès, il en est remonté jusqu'au mouchoir d'Adam.

Hier, pendant que nous nous promenions en observateurs dans le vestibule du *Fifth Avenue Hotel*—salle d'entrée immense et magnifique—entre un Yankee affairé, la tête pleine de visions de dollars. Tout à coup il ralentit sa marche, incline la tête à droite, lève le

coude, appuie l'index et le pouce sur le nez, et vlan, sur le marbre du parquet. Si encore c'était une exception, mais c'est une habitude.

Pendant un de mes derniers séjours à Paris, nous racontait à Saint-Augustin notre excellent ami M. de Lauréal, j'allais monter un matin en wagon à la gare de Lyon, lorsque je vois arriver un militaire qu'on me dit être un général américain, suivi de son état-major. Au moment d'entrer en voiture, il se penche, et, les doigts sur le nez, il lance un jet sur le pavé, puis tire un mouchoir blanc et s'essuie majestueusement.

—Connaissez-vous le nom de ce général ? dis-je, en m'inclinant vers mon voisin.

—C'est le général Sherman, la première autorité militaire des Etats-Unis.

Nous est avis que la gloire de l'illustre soldat ni la discipline de l'armée américaine ne souffriraient d'un brin d'étiquette de plus.

Napoléon Ier prenait du tabac, mais il se donnait le temps de changer de foulard entre Austerlitz et Léna.

Il y a quelques jours, à Washington, on nous dit que l'entrée de la Maison Blanche était ouverte au public une partie de la semaine. Le concierge nous reçut à la porte avec politesse, et nous dit : L'heure est passée aujourd'hui, mais venez demain entre dix et deux heures, et vous aurez la chance d'un *shake-hand* avec le Président !

Le lendemain, vers midi, nous étions à la Maison Blanche, assez curieux de voir le genre de spectacle qui nous y attendait.

Disons, entre parenthèse, que la Maison Blanche est un grand et bel édifice, mais d'un goût sévère, précédé de larges avenues plantées d'arbres.

Les portes étaient grandes ouvertes. Entrait qui voulait sans la moindre carte d'admission. Au tournant d'un escalier s'ouvrait l'antichambre, pièce de médiocre grandeur, unie, sans ornement ; peu ou point de sièges. Dans un angle, un bureau avec plume, encre et papier.

La pièce était à moitié pleine de visiteurs, à tournure et physionomie vulgaires comme on en rencontre partout. Les nègres et les négresses y étaient respectablement représentés : ils jouaient bravement du coude pour s'ouvrir une place au premier rang et passer avec la prochaine escouade qui serait admise en audience. D'aucuns entr'ouvraient la porte pour avoir une vue dans l'appartement du président. De flegmatiques américains chiquaient en échangeant quelques mots avec leurs voisins. Plusieurs dames, fatiguées d'attendre debout, avaient trouvé tout naturel de s'asseoir sur les marches de l'escalier.

Voyez d'ici le tableau !

Nous en eûmes bientôt assez. Ce n'était vraiment pas la peine de faire le pied de grue pendant une heure ou deux, au milieu de cette cohue, pour avoir la satisfaction de serrer la main d'un Yankee, fut-ce même celle du président Arthur.

En lisant cette correspondance, quelques-uns de mes lecteurs vont se scandaliser et crier au préjugé français. Je les renvoie au portrait que fait des Américains un écrivain anglais, qui publie en ce moment à Toronto, avec une rare érudition et une plus rare impartialité, un superbe ouvrage illustré sur la Confédération : *Picturesque Canada*, pages 19 et 20.

Serions-nous si blâmable de dire franchement leur fait à ces Yankees, tandis qu'eux se gênent si peu à l'égard des Canadiens ? tandis qu'ils ont toujours soin de nous réserver leurs plus beaux dédains, à défaut de calomnies ?

Toutefois on se méprendrait sur nos intentions si on s'imaginait que nous voulons être injuste à l'endroit d'une grande nation. Nous voudrions seulement mettre une sourdine à la note admirative qu'on leur chante sans cesse, et qui finit par agacer à force de résonner.

Les esprits superficiels (et Dieu seul en connaît le nombre) se laissent trop facilement éblouir par la puissance et l'éclat extérieurs. La vraie grandeur ne consiste pas uniquement dans la conquête des forces de la nature. Pour me servir d'une expression de Bossuet, il y a un grand creux sous cette prospérité matérielle qui étonne. De même que chez l'homme, chez un peuple l'être est incomplet si le développement moral ne répond pas au développement physique.

Or, qui ne sait qu'aux Etats-Unis, le niveau de la morale publique et privée, au lieu de s'élever, s'abaisse. On en a trop dit sur la corruption politique et sociale de nos voisins, sur leur anarchie religieuse, sur le rationalisme qui les envahit, pour qu'il soit nécessaire d'appuyer sur ce point. Le luxe effréné qui prend des proportions de plus en plus gigantesques et dont on ne peut se former une idée sans l'avoir vu, est à lui seul une cause de dissolution irrésistible.

Les Canadiens ne peuvent s'exagérer le danger d'un pareil voisinage. Aujourd'hui, comme aux siècles passés, le Yankee, voilà l'ennemi. Il peut nous absorber par l'annexion et par l'imitation.

Déjà il nous a enlevé plus d'un demi-million de Canadiens, le plus vigoureux de notre sang. L'imitation peut nous enlever le reste.

Que de fois vous avez pu constater, aussi bien que moi, l'effet désastreux que produit dans nos campagnes l'arrivée de quelqu'un de ces Canadiens des Etats-Unis

qui a quitté la noble charrue de son père pour aller se faire esclave dans quelque manufacture. Il a jeté bien loin de lui le solide vêtement d'étoffe du pays que sa bonne mère lui avait fait au départ. Les quelques piastres qu'il a gagnées, il les a sur lui sous forme de pantalon et de paletot de drap qui le rendent tout simplement ridicule. Une chaîne d'or faux sur la veste, le chapeau sur le *cran* de la tête, il se donne des airs d'indépendance qui font l'ébahissement de ses compagnons d'enfance. Regardez-le, le dimanche, à la porte de l'église, il est le coq du village. Les garçons et les filles n'ont pas assez d'yeux pour l'admirer. Ils ne rêvent qu'à l'imiter, à partir pour les Etats.

L'imitation des Américains, voilà ce qui nous perdra, si nous avons à périr.

Je voudrais que ces imitateurs de façons étrangères connussent la *Leçon du juge Foucher*. Elle fut impitoyable ; mais elle fut radicale.

Elle m'a été racontée, il y a bien des années, par ma vieille mère, et je ne l'ai jamais oubliée.

Il était autrefois à Montréal un vénérable vieillard, le juge Foucher. Il était aussi vieux que ce siècle était jeune. Bien peu de vieillards d'aujourd'hui se rappellent le juge Foucher, tant il y a longtemps qu'il est mort.

Dépositaire du patriotisme et des traditions des anciens Canadiens, il les conservait dans son cœur et les transmettait religieusement comme les épaves de notre nationalité vaincue.

Il n'oubliait rien de ce qui pouvait rappeler la France, depuis les grandes actions jusqu'aux moindres règles de la politesse française.

La politesse française ! on ne sait plus ce que c'est aujourd'hui. Elle était noble comme les esprits, large comme les âmes,

Et jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux.

Elle n'est plus, la politesse française d'autrefois. Elle est partie quand nous sont venus les chemins de fer, les steamers, les télégraphes.

Aujourd'hui, on n'a plus le temps d'être poli : on vit trop vite. On vous salue du doigt et l'on passe.

Autrefois, on saluait chapeau bas, incliné devant une dame comme devant une reine.

Quand on recevait une visite, on aurait cru insulter le visiteur si on ne l'avait reconduit jusqu'à la porte d'entrée. Maintenant, c'est l'affaire de la servante.

Nul n'était plus strict observateur de la politesse française que le vieux juge Foucher.

Or, il advint qu'un jour il eut connaissance que deux jeunes demoiselles de Québec, Mlles de La..., filles d'un de ses meilleurs amis, étaient en visite à Montréal, de retour, paraît-il, d'un voyage aux Etats-Unis, où elles avaient appris, entre autres modes nouvelles, qu'il ne fallait plus faire la *reconduite*, et que les dames devaient rester au salon après une visite.

Quoique Mlles de La... ne fussent guère que des enfants, le vieux juge Foucher, en considération de leurs parents, se fit un devoir d'aller leur rendre visite.

Il se montra aimable et galant comme toujours. Sa visite terminée, il se leva en continuant la conversation jusqu'à la porte d'entrée, bien convaincue que les Dlls de La... le suivaient.

Quelle ne fut pas sa surprise en se retournant au moment de sortir de se trouver seul.

Le rouge de la colère lui monte au visage ; il revient sur ses pas et apparaît dans la porte du salon, foudroyant comme Jupiter Olympien.

—Apprenez, mesdemoiselles, leur dit-il, que quand un vieillard comme moi prend la peine de se déranger pour venir visiter de petites morveuses comme vous, c'est bien le moins qu'elles le reconduisent jusqu'à la porte.

On dit que pendant bien longtemps après les Dlls de La... reconduisaient leurs visiteurs jusque dans la rue.

La race des juges Foucher ne devrait pas mourir.

L'abbé GASGRAIN.

Xavier Aubryet, on le sait, était plus qu'enclin à la misanthropie :

" Je l'ai longtemps cherchée après Labruyère, disait-il un jour, cette petite ville d'où l'on a banni les caquets, les mensonges et les médisances et je l'ai enfin trouvée.

" C'est le cimetière du Père-Lachaise ! "

* * *

La dernière de Mme Cardinal à son amie d'en face : — Ah ! ma chère, plaignez-moi, mon pauvre François est bien malade...

— Qu'est-ce que c'est, Seigneur Dieu !

— Ne m'en parlez pas, tenez. Le médecin croit qu'il a un *nerf et six pelles* dans la tête.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.